

J'ai vu...



Le ravitailleur d'obus
dans la fournaise

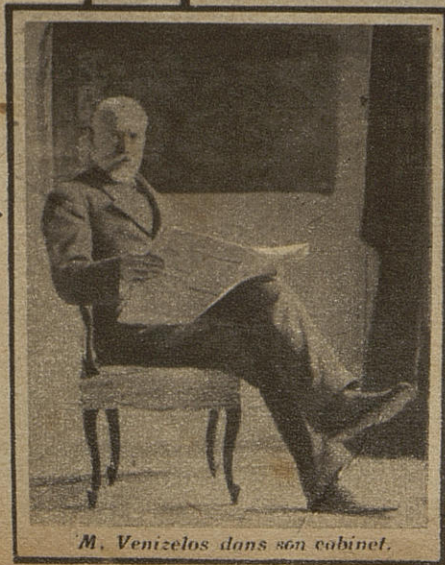


Trois portraits du grand tribun hellène.

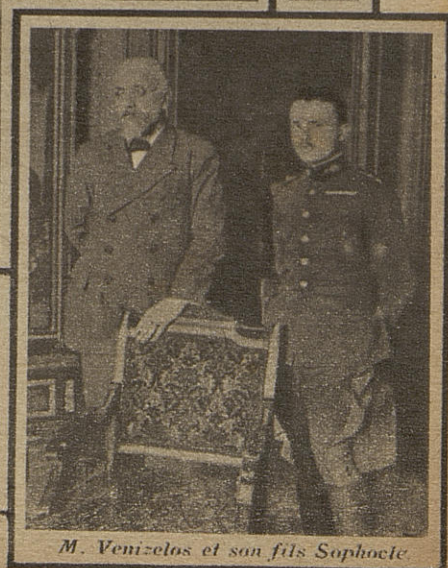


Le gouvernement provisoire de Salonique : 1. M. Venizelos, 2. Amiral Coundouriotis. — 3. Général Danglis.

C'est par les acclamations enthousiastes de toute la population que le torpilleur *Sfendonis*, amenant M. Venizelos a été accueilli au Pirée. Maintenant que les partisans de l'Allemagne sont réduits à l'impuissance, le grand tribun à qui le roi Alexandre a chargé de constituer le ministère va faire appel à cette Chambre de 1915 dissoute anticonstitutionnellement. Et bientôt la Grèce, guidée par le plus grand de ses ministres, ira librement vers ses véritables destinées.



M. Venizelos dans son cabinet.



M. Venizelos et son fils Sophocle.

J'ai vu.

UNE ARMÉE POLONAISE VA COMBATTRE SUR LE FRONT FRANÇAIS



Poniatowski

Dombrowski



Le héros national Kosciuszko, par Jean Styka



Venceslas Liszkowski

Lieut. Galezowski



André Zolkiewski

Marceel Budzynski



Commandant Noiret



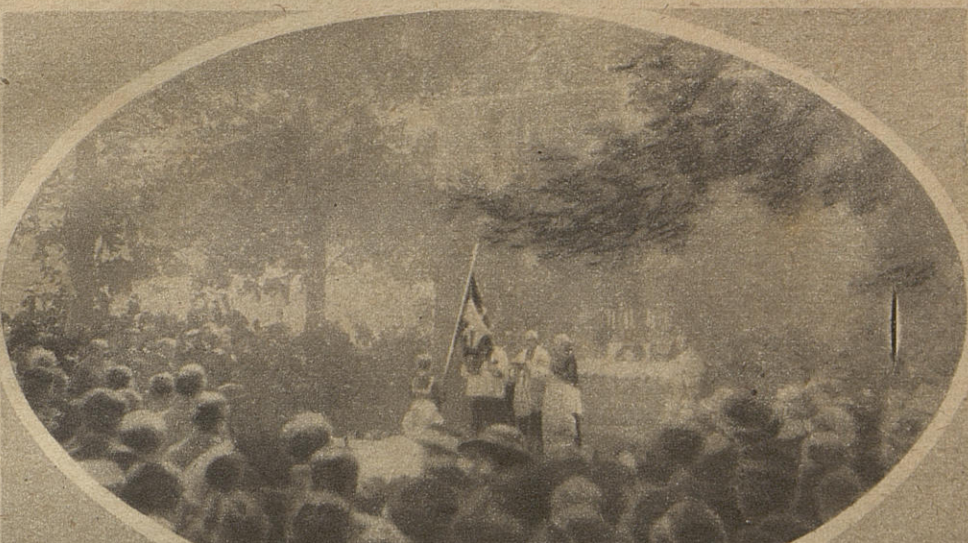
Michel Swietlinski

Stephane Terlikowski



Edmond Wieweger

Marius Jean Hulewicz



Aux Chérubins, bénédiction du drapeau des volontaires par Mgr Gléire, évêque de Bayonne.



Le premier porte-drapeau Ladislas Szuyoki, mort au champ d'honneur, avec M. Bellairs, marraine, et le jeune Bellairs, parrain de l'étendard.



Les volontaires polonais quittant Bayonne traversent le pont Saint-Esprit.

Renouant la tradition de nos plus belles époques militaires, des bataillons polonais vont bientôt combattre dans les tranchées françaises sous les plis de leur drapeau national. En effet, le décret présidentiel du 5 juin a autorisé la formation d'une armée polonaise autonome en France, dont le camp de concentration se trouve à Sillé-le-Guillaume (Sarthe). Dès le début de la guerre, suivant l'exemple des Poniatowski, des Dombrowski, des Sokolnicki, et de tous les autres héros de la Pologne qui combattirent jadis pour notre pays, des volontaires constitueront une légion polonaise qui s'instruit au camp des Chérubins, près de Bayonne. Et déjà beaucoup de ces vaillants ont payé de leur vie leur amour pour la France.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le dixième épisode de ce roman : *La moto infernale*, sera projeté à partir du vendredi 13 juillet, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

DIXIÈME ÉPISODE

LA MOTO INFERNALE

PREMIÈRE PARTIE

LE SAUT DE LA MORT

LE FAUX DÉTECTIVE

Il était deux heures.
Sur les bords de la petite rivière du Harlem, le long de laquelle s'étendent les faubourgs du nord de New-York, un homme, sobriement mais proprement vêtu, était assis par terre devant une haie.
Il semblait réfléchir et attendre.
Soudain, de la haie, une main passa et laissa tomber à côté de lui un billet.
Il déplaça le papier et lut ces mots :

" C'est aujourd'hui que nous allons faire venir la police chez Juan Navarros. Il importe absolument que vous le reteniez jusqu'à ce soir chez lui. Au besoin, faites-vous passer pour détective et consolez-le dans sa chambre. Agissez surtout avec la plus grande discrétion.

R.

Il n'y avait point à discuter cet ordre, qu'un simple R., en guise de signature, rendait sans doute impératif, car immédiatement l'homme se leva et se dirigea vers la cinquième avenue.

Arrivé devant l'hôtel de Juan Navarros, il y entra délibérément, mais en cherchant toutefois, suivant les instructions qu'il avait reçues, à arriver jusqu'au Cubain, sans être remarqué des domestiques.

Juan Navarros se promenait dans son jardin, tout bouleversé encore par les événements tragiques qui venaient de se dérouler, la mort de Bianca et de Ravengar, victimes de l'explosion de la cabane, et celle de leurs assassins dans la carrière de pierres.

Que de cadavres sur sa route depuis le jour où, par amour, il avait commis un faux pour se débarrasser d'un rival ! De tous les personnages qui avaient été mêlés à ce drame, il ne restait plus que Jessie et lui. C'était entre eux seuls que la lutte continuait désormais. Qui y succomberait ?

Et, en réfléchissant à tout cela, le misérable tremblait malgré lui.

Soudain il aperçut l'homme qui entra chez lui. Intrigué par son allure, il se précipita.

— Que faites-vous ici ? interrogea-t-il.

— Je cherche Juan Navarros, répondit l'autre, feignant de ne pas le reconnaître.

— C'est moi. Que me voulez-vous ?

— Je suis détective. Je désirerais vous interroger au sujet de votre femme.

— Voulez-vous me suivre, Monsieur ? Nous serons mieux à l'intérieur pour causer.

Les deux hommes entrèrent dans l'hôtel.

Arrivés au salon, le Cubain se tourna vers le policier :

— Je vous écoute maintenant...



Navarros n'eut qu'à se laisser glisser tranquillement jusqu'au sol et de s'enfuir.

— Juan Navarros, répondit l'autre, je n'ai pas voulu tout à l'heure causer un scandale inutile en vous apprenant le sujet de ma mission. Je suis chargé de vous garder à vue en attendant l'arrivée de la police. J'espère que vous voudrez bien me faciliter ma tâche.

Juan Navarros pâlit. Ses mains tremblèrent. Mais aussitôt il se remit et, d'une voix calme :

— C'est bien. Je suis à votre disposition. Tout ce que je vous demande, c'est de me permettre de prendre, dans ma garde-robe, un manteau pour être prêt quand vos agents arriveront.

L'autre acquiesça.

Juan Navarros se dirigea vers la chambre de Jessie, ouvrit un placard et y prit un paletot de voyage.

Mais, en revenant, il buta maladroitement contre le canapé et roula par terre.

Son compagnon, le croyant blessé, se précipita pour le relever. Mais sa chute n'était qu'une feinte. Tandis que le faux détective se penchait pour lui porter secours, Juan

Navarros se releva brusquement et, d'un swing vigoureux, l'envoya sur le sol.

Son adversaire, s'étant redressé, avait sorti son revolver pour se défendre. Il n'eut pas le temps de s'en servir.

Déjà Juan Navarros l'avait agrippé aux poignets, puis, lui ayant arraché son arme des mains, il l'avait jeté à demi-évanoui sur le canapé.

Alors le Cubain se précipita hors de la pièce en fermant la porte à clé et il grimpa l'escalier jusqu'au deuxième étage.

Le policier, d'un violent coup d'épaules, enfonça la porte et courut sur les traces de Juan Navarros qui, entré dans une chambre de domestique, arriva à la fenêtre. C'était la seule issue. Il l'ouvrit et se réfugia, hors d'haleine, sur l'étroit rebord.

Le faux détective l'avait rejoint. Juan Navarros ne pouvait aller plus loin. Il était pris. Alors il n'hésita pas. Levant son revolver, il abattit l'homme qui s'effondra comme une masse sur la fenêtre. Du pied, Juan Navarros repoussa le cadavre dans la chambre, jeta l'arme à côté de lui, se débarrassa de son veston qu'il lança dans l'allée ; puis, avisant un sapin dont les branches, assez solides pour le porter, effleuraient le mur de l'hôtel, se laissa tomber jusqu'au sol. Ceci fait, il remit son veston, y effaça rapidement les traces de poussière et rentra tranquillement chez lui.

LE CADAVRE INCONNU

Cependant, les domestiques de l'hôtel avaient entendu un bruit de lutte au premier étage.

Après s'être concertés, ils décidèrent de monter se rendre compte de ce qui se passait.

Ils virent la porte enfoncée, la chambre en désordre, mais vide.

Ils grimpèrent à l'étage supérieur.

Et là, dans une chambre de domestique, ils trouvèrent, avec stupéfaction, le cadavre du faux policier, son revolver encore fumant à côté de lui.

Ils se hâtèrent de redescendre pour raconter à leur maître Juan Navarros l'étrange aventure.

Installé dans un fauteuil du salon, Juan Navarros fumait tranquillement sa cigarette en lisant le journal.

— Monsieur, dit un des domestiques, il y a dans une des chambres d'en haut le cadavre d'un homme avec un revolver à côté de lui !

— Qu'est-ce que vous racontez là, John ?

— La vérité, Monsieur. Que Monsieur vienne plutôt voir lui-même !

— Je vous suis !... Et vous ne savez point qui c'est ?

— Pas du tout, Monsieur. Nous avons entendu un bruit de lutte. Bob et moi, nous sommes allés voir. Il n'y avait personne au premier étage. Nous avons monté. Et c'est alors que nous avons trouvé ce cadavre !

Juan Navarros se laissa conduire par ses domestiques.

— Voilà qui est inexplicable, en vérité, fit-il après avoir examiné longuement le corps avec une feinte attention, comme s'il le voyait pour la première fois... Et puis, reprit-il, cette arme près de cet individu ?

Il se frappa le front, comme s'il venait de lui venir, tout à coup, une idée :

— Est-ce que vous ne seriez pas d'avis, John, qu'il s'agit là d'un suicide ?

— En effet, Monsieur, approuva l'autre. Seulement, pourquoi serait-il venu se tuer chez Monsieur ?

(1) LA " COLLECTION RAVENGAR ". — Nous tenons à la disposition de nos lecteurs qui n'ont pu se procurer notre numéro des Usines de Guerre (Prix : 1 franc), et dont la lecture est tout à fait nécessaire pour l'intelligence des épisodes qui suivent le septième épisode de *Ravengar*, l'ASCENSION TRAGIQUE, que nous y avons donné en supplément. Il suffira, pour recevoir ce septième épisode, plus émouvant encore que les précédents, d'envoyer la somme de 0,15 à l'Administrateur de l'Édition Française Illustrée (30, rue de Provence, Paris). De même nous enverrons contre la somme de 2 fr. 15 toute la série des " numéros *Ravengar* " (8 numéros à 0 fr. 25, et le supplément à 0 fr. 15 consacré au septième épisode).

Juan Navarros hochait la tête :

— C'est justement cela que je ne comprends point. Puis, il ajouta :

— Ne touchez ni au cadavre ni au revolver, John, et prévenez tout de suite la police pour qu'elle vienne faire son enquête...

Et comme il allait sortir :

— Vous êtes bien certains, l'un et l'autre, de n'avoir vu personne entrer ici ?

— Personne, Monsieur ! affirma John...

Rentré dans sa chambre, Juan Navarros se mit à réfléchir.

— Me voilà débarrassé de ce damné détective. Il s'agit, maintenant, de ne pas perdre la tête. Examinons attentivement la situation. Jessie a dû déposer contre moi une plainte pour l'affaire de l'hôtel de la Falaise. Il me sera facile d'établir ma bonne foi et ce n'est point tous ces gens qui sont morts qui viendront me contredire. Qui prouvera que je suis leur complice ? N'ai-je point été moi-même leur victime au restaurant du Royal-Oak ? Seulement, comme je ne tiens pas du tout à être arrêté, il importe de me donner un peu d'air. Abandonnons donc New-York pendant quelque temps, et, puisque l'on a besoin de moi dans mes ranchs d'Argentine, je vais y partir. Je reviendrai quand l'orage sera calmé...

L'ORDRE DE RAVENGAR

Tout en parlant, Juan Navarros avait pris une petite valise et y rangeait les objets nécessaires pour son voyage.

Puis, quand il l'eut fermée, il mit son paletot, se coiffa d'une casquette à carreaux, tâta les poches, s'assura qu'il avait bien son portefeuille et se disposa à fuir.

Mais, à ce moment, il s'arrêta, stupéfait.

Sur la porte, l'ombre mystérieuse venait d'apparaître. Les yeux clairs le regardaient, menaçants... et les mains, d'un geste impératif, semblaient lui ordonner de ne point aller plus loin...

— Ah ! s'écria le Cubain, qui que tu sois, damnée vision, tu ne m'empêcheras pas de partir !...

Déjà il s'avançait, quand ses doigts lâchèrent brusquement la valise et ses jambes se dérobèrent sous lui.

Devant lui se dressait Ravengar.

— Arrière, fantôme ! cria-t-il éperdu... Je ne crains ni Dieu ni diable !...

Mais, d'une voix tranquille, celui-ci lui répondit en souriant :

— Ne partez pas si vite, señor Navarros, nous avons à parler, un instant, ensemble !

— Vous n'êtes donc pas mort ? balbutia avec terreur le Cubain.

— Ma foi non, répondit son interlocuteur. Si regrettable que cela vous paraisse, je suis vivant, et bien vivant. Le dévouement de Bianca, en lui coûtant la vie, a sauvé la mienne. Quand la cabane sauta, j'étais encore dans la cave. Les moellons des murailles me protégeaient. La violence de l'explosion me fit seulement perdre connaissance. Lorsque, sur l'ordre de mistress Navarros, qui, malgré l'évidence, se refusait à croire à ma mort, on déblaya les décombres, on me trouva respirant encore et des soins empressés me remirent sur pied. J'avais échappé, par miracle, à l'abominable attentat de vos amis.

— Que voulez-vous ? interrogea en tremblant Juan Navarros.

— Asseyez-vous d'abord, je vous prie...

Le Cubain n'osa point désobéir. Il s'effondra, désespéré, sur une chaise.

— Señor Navarros, fit alors lentement



C'était Juan Navarros sur un lit de l'hôpital Saint-Luc.

Ravengar, il faut que je vous avertisse de ce qui se passe. Votre femme sera ici dans un instant, et elle doit avoir avec vous un entretien décisif. Elle sera, d'ailleurs, accompagnée de policemen qu'elle a mis au courant de tous vos crimes.

— Je n'ai rien à craindre !

— C'est ce que nous verrons, car je doute que mistress Navarros ait déposé une plainte contre vous sans avoir les preuves les plus formelles de votre culpabilité !

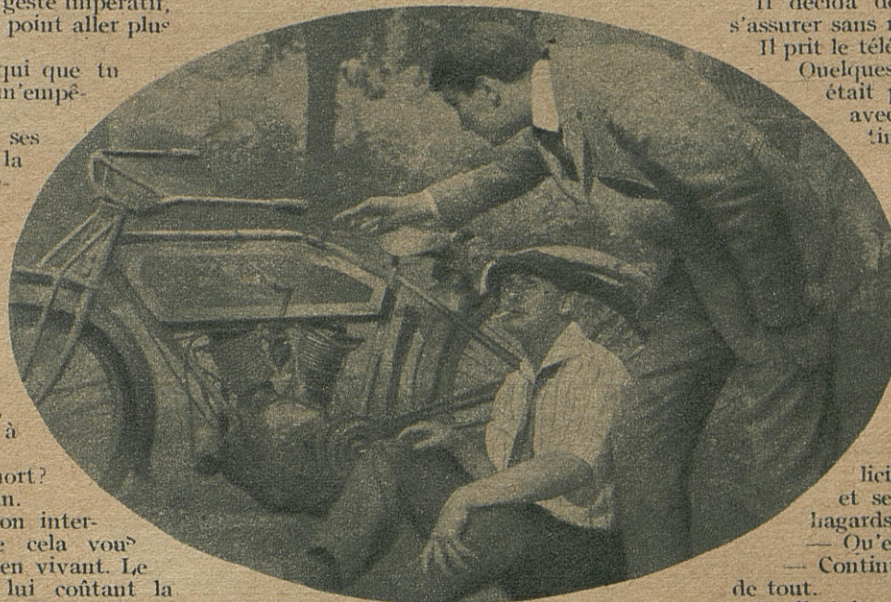
— Et c'est sans doute vous, qui les lui avez fournies ?

— Moi?... Pourquoi cela?... Qui peut vous le faire supposer?... Je viens, au contraire, pour vous sauver !...

— Vous... me sauver !

— Moi. Vous êtes irrémédiablement perdu, señor Navarros. Vos forfaits vont recevoir le châtiment qu'ils méritent. Et cependant, si je suis ici, c'est pour vous offrir une suprême chance de salut.

— Et laquelle ?



« La moto-moutche ? » interrogea Juan Navarros.

— Dans un instant mistress Navarros arrivera avec la police. Vous êtes en son pouvoir. Vous ne leur échapperez que si je vous laisse partir. Eh bien, je vous ouvrirai moi-même la porte, à une condition...

— Qui est ?

— Que vous consentirez à rédiger l'aveu du rôle que vous avez joué dans le complot qui a provoqué la perte d'Harry Price.

— Je n'écrirai jamais cela !

— Soit !... En ce cas, vous ne sortirez point d'ici, répondit avec calme Ravengar en allant

se placer devant la porte.

Juan Navarros regarda autour de lui comme une bête traquée. Il était pris. Il ne pouvait plus échapper. Et cependant, avant tout, il lui fallait la liberté. Être libre : il eût donné dix ans de sa vie, à ce moment, pour cela !

— Soit, murmura-t-il, j'obéirai...

Ravengar ferma la porte à clé.

Soudain une lueur d'espoir passa dans le cerveau de Juan Navarros. La fenêtre ! S'il pouvait, au risque de se rompre les os, s'évader par là ?

Il l'ouvrit rapidement ; mais aussitôt se rejeta en arrière, terrifié.

Il venait d'apercevoir, au loin, une auto qui se dirigeait vers l'hôtel, montée par Jessie et des policemen.

Alors, vaincu, il s'écroula sur une chaise, près

de la table et, prenant la plume que son interlocuteur lui tendait, il murmura :

— Dicter !...

L'AUBE DU CHATIMENT

Jessie arrivait, en effet, avec des policemen.

Lorsque Ravengar eut été retiré des décombres et qu'ils furent, tous les deux, rentrés à New-York, le premier soin de la jeune femme, sur le conseil de son compagnon, fut de se rendre au premier bureau de police et de déposer contre son mari la plainte arrêtée par la maladroite intervention du détective O'Mara.

L'agent auquel elle s'adressa la conduisit chez le chef du district.

Celui-ci l'écouta avec attention. L'affaire lui parut grave. Les détails de la jeune femme étaient précis. D'ailleurs, il connaissait déjà la tentative de vol du collier du Radjah, la maison de jeu de Bianca et la chute de l'auto policière dans le précipice.

Il décida donc qu'il était nécessaire de s'assurer sans retard de Juan Navarros.

Il prit le téléphone, jeta un ordre au garage.

Quelques minutes plus tard, l'auto était prête. Deux agents y sautèrent avec Jessie. Le chef du district tint à les accompagner lui-même.

Aussitôt arrivés à l'hôtel de la cinquième avenue, après avoir vainement exploré le rez-de-chaussée, ils montèrent, guidés par la jeune femme, à la chambre de Juan Navarros.

Elle était fermée.

— Ouvrez, dit le chef du district : c'est la police !

A ce moment le Cubain, sous la dictée de Ravengar, achevait d'écrire.

En entendant la voix du policier, il laissa tomber la plume et se dressa brusquement, les yeux hagards.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

— Continuez, fit Ravengar : je réponds de tout.

Il alla à la porte.

— Un instant, messieurs, dit-il... Je suis avec l'homme que vous cherchez... je prends la clé et je vous ouvre.

A ces mots, Juan Navarros crut que son interlocuteur lui avait menti et qu'il ne lui avait offert la liberté que pour le livrer plus facilement à la police.

Pou de rage, il saisit une chaise, s'approcha à pas de loup derrière Ravengar et l'en frappa de toutes ses forces, à la tête.

Celui-ci poussa un cri terrible et s'effondra, le crâne ouvert.

Alors Juan Navarros se précipita vers la table, saisit le papier sur lequel il venait d'écrire l'aveu de son crime et se hâta de le déchirer.

Mais, au moment d'en jeter les morceaux sur le sol, il se ravisa et les mit soigneusement dans sa poche.

Puis il se dirigea vers la fenêtre; il n'y avait que par là qu'il pouvait se sauver!

Jessie, cependant, avait entendu le cri de Ravengar.

— Il l'assassine, enfoncez la porte!

Les agents, unissant leurs efforts, firent aussitôt sauter la serrure.

Juan Navarros avait dû parer; mais, dans un coin, Ravengar gisait évanoui et, sur le tapis, un mince filet de sang, coulant de sa tempe, faisait une large tache rouge.

Tandis que les agents se précipitaient vers la fenêtre ouverte, Jessie s'était agenouillée près de Ravengar.

Elle soulevait doucement sa tête et penchait son oreille sur sa poitrine pour voir si son cœur battait toujours.

— Le misérable! gémissait elle, les yeux pleins de larmes, il l'a tué!

Enfin, elle poussa un cri de joie. Ravengar ouvrait les yeux. Il vivait encore! Elle saurait maintenant l'arracher à la mort!

Les domestiques, accourus à ses appels, avaient porté Ravengar sur un lit; elle-même s'était précipitée au téléphone pour demander un médecin.

La blessure de Ravengar paraissait beaucoup plus grave qu'elle ne l'était réellement. Bientôt, ayant complètement repris ses sens, il put raconter le lâche attentat dont il avait été victime de la part de l'homme qu'il avait voulu sauver du déshonneur en facilitant sa fuite.

— Tant pis pour lui! dit-il. Il n'échappera point au châtement! La justice est en marche: rien ne saura plus l'arrêter!

LA FUITE

Après avoir frappé Ravengar et déchiré le papier où il avait été obligé d'écrire la confession de son crime, Juan Navarros avait couru vers la fenêtre.

Le saut à faire pour échapper aux policiers en train d'enfoncer la porte était plus grand encore qu'il ne croyait: il risquait, si par malheur il tombait à faux, de se casser les reins.

Juan Navarros, avec sang-froid, examina la situation.

Ce fut alors qu'il remarqua qu'un fil téléphonique reliait, non loin de la fenêtre même, le mur de l'hôtel à un poteau de bois placé à quelques mètres de là dans une allée.

C'était le seul chemin de salut: il n'hésita point.

Avec une agilité d'acrobate, il se suspendit en l'air par les mains et, brassée par brassée, atteignit le poteau. Cette fois, il était sauvé. Il n'eut plus qu'à se laisser glisser tranquillement jusqu'au sol et à s'enfuir.

Ce fut à ce moment que les policiers, qui s'étaient mis à la fenêtre, l'aperçurent.

Il quittèrent Jessie et, courant dans l'escalier, se mirent à la poursuite du fugitif.

Juan Navarros ne les avait pas attendus.

Il s'était dirigé vers son garage. Son chauffeur était occupé à nettoyer sa motocyclette et, l'ayant placée sur un support, graissait soigneusement la chaîne.

— Elle marche? interrogea Juan Navarros.

— Si Monsieur veut essayer! répondit l'autre en riant.

Le Cubain ne se le fit pas dire deux fois.

Il sauta en selle, tourna les manettes de gaz. Le moteur ronfla bruyamment. Et soudain la machine fit un bond formidable en avant.

Les agents, cependant, arrivaient.

Il était trop tard. La porte du jardin était restée ouverte. Juan Navarros passa comme une trombe et disparut dans l'avenue.

L'auto des policiers les attendait à quelques pas du garage, dans une allée. En un clin d'œil ils y eurent sauté.

Et la poursuite commença.

Poursuite effroyable à travers les rues de New-York. Le fugitif et ceux qui s'étaient lancés derrière lui allaient à une vitesse telle que personne n'eût songé à leur barrer la route.

Ils parcoururent ainsi une grande partie de la cité sans que l'auto gagnât sur la motocyclette.

Ils arrivèrent enfin sur les bords de l'East-

River et s'engagèrent sur les quais qu'ils longèrent jusqu'à la baie de New-York.

Il leur était impossible d'aller plus loin: la rade étincelante s'ouvrait devant eux.

Juan Navarros, toujours talonné de près, ne pouvait songer à ralentir; il continuait sa course endiablée.

Des pêcheurs qui, dans un petit bachot, surveillaient tranquillement leurs lignes, le virent arriver et se sauvèrent avec terreur.

Les policiers, voyant le danger, avaient arrêté leur auto et mis pied à terre; mais Juan Navarros marchait toujours de l'avant.

La motocyclette, donnant son maximum de vitesse, arriva sur le bord du parapet, fit un bond fantastique, et l'homme et machine allèrent, cent mètres plus loin, s'effondrer dans la mer, au milieu d'un large éclaboussement d'eau.

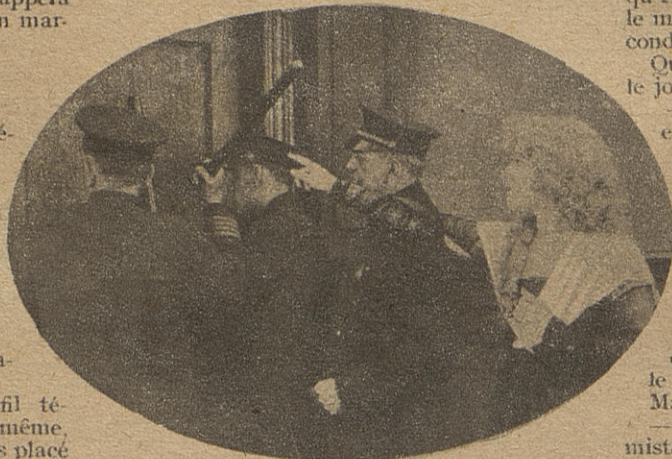
La motocyclette avait coulé à pic, mais, pendant la chute, Juan Navarros avait réussi à se dégager et s'était mis à nager.

Un petit canot à vapeur passait non loin de lui. Il le héla et y grimpa, aidé des matelots qui le conduisaient.

— Cent dollars si vous me conduisez de l'autre côté! dit-il à ceux-ci.

En vain, de la rive, pêcheurs et policiers crièrent-ils aux marins de ramener à terre l'homme qu'ils avaient recueilli. Les cent dollars leur bouchèrent les oreilles. Ils firent semblant de n'entendre aucun appel et se dirigèrent, sans hésitation, vers les berges du Brooklyn.

Cinq minutes après, Juan Navarros y



« Il l'assassine! Enfoncez la porte!... »

descendait et se perlait ensuite dans les rues enchevêtrées.



DEUXIÈME PARTIE

LE LABORATOIRE MYSTÉRIEUX

LE CHAGRIN DE JESSIE

Les soins empressés de Jessie avaient vite remis Ravengar sur pied et la cicatrisation de sa blessure n'était plus qu'une affaire de jours. Heureusement pour lui, le bras de Juan Navarros avait tremblé et le coup avait porté à faux.

Ce jour-là, assis dans le salon à côté de la jeune femme, Ravengar commentait tranquillement avec elle les divers incidents qui s'étaient déroulés depuis qu'échappée aux manœuvres criminelles de Bianca, elle avait déposée une plainte contre son mari, quand un domestique annonça un des policiers.

Il venait prévenir Jessie que Juan Navarros leur avait échappé et que l'on avait perdu ses traces.

La jeune femme ne put retenir un mouvement de découragement. La malchance s'acharnerait donc toujours contre elle? Un à un tous ceux qui avaient été mêlés à cet abominable faux, qui avait envoyé son fiancé au bague, disparaissaient. Diégo était mort. Malcolm avait été tué. Juan Navarros maintenant était en fuite!

— Dois-je donc, murmura-t-elle douloureu-

sément, renoncer au but auquel j'avais consacré toute ma vie et ne pourrai-je jamais faire réhabiliter la mémoire d'un innocent?

Ravengar lui prit doucement la main.

— Pourquoi désespérer ainsi, ma chère amie? Savons-nous ce que l'avenir nous réserve? Il faut, au contraire, pour mener à bien la noble tâche que vous avez entreprise, avoir en lui une confiance inébranlable. Puisque les criminels qui l'ont fait condamner ont disparu, qui vous dit qu'Harry Price ne viendra pas, lui aussi, un jour apporter les preuves de son innocence?

Elle hocha la tête tristement.

— Comment voulez-vous que je croie aux miracles? C'est impossible, puisque mon pauvre fiancé est mort et bien mort!

— En êtes-vous certaine?

— Hélas!...

Elle se leva, alla, à un petit meuble Louis XIII, ouvrit un tiroir et, revenant vers son compagnon avec un journal:

— Voyez plutôt, dit-elle...

Et il lut l'article du *New-York Herald*:

MORT TRAGIQUE D'UN FORÇAT.

« Pendant la traversée du transport d'État *le Sannâh*, parti de la Havane avec une centaine de forçats, un de ceux-ci, trompant la surveillance des gardiens, essaya de s'évader et de se jeter à la mer. Entreprise téméraire, car naturellement il se noya et son corps ne fut pas retrouvé. »

Ce forçat, insistait l'article, n'était autre qu'Harry Price, le jeune romancier auquel le meurtre de Diégo Navarros avait valu une condamnation à vingt ans de travaux forcés. Quand Ravengar eut fini, il plia lentement le journal et le lui rendit.

— Oui, dit-il, semblant réfléchir... Mais enfin cet article n'a rien d'officiel... Croyez-vous donc que tout ce qui est imprimé est vrai?... Non, Jessie!... rien ne prouve dans tout cela qu'Harry Price soit mort et que sa tentative d'évasion, si folle qu'elle ait pu être, n'ait point réussi!...

Elle se leva toute droite.

— Sauriez-vous quelque chose?

— Je ne sais rien, répondit-il lentement, sans quitter des yeux le tapis dont il paraissait examiner avec attention le dessin.

Mais Jessie le regarda fixement:

— Me dites-vous la vérité?... car enfin, mister Ravengar, il est une question qui depuis longtemps brûle mes lèvres... Qui donc êtes-vous... depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés je me le demande vainement?... Oui, certainement, je sais votre nom... Mais, un nom, qu'est-ce que cela signifie?... Ce que je voudrais savoir, c'est qui vous êtes... Tout en vous est étrangeté et mystère... Pourquoi vous êtes-vous attaché à moi depuis le jour où vous m'avez sauvée de l'incendie de Magic-Palace?... Pourquoi, chaque fois que j'étais en danger, vous êtes-vous trouvé prêt aussi pour me porter secours?... A la fin, mister Ravengar, qui donc êtes-vous?

Il se mit à rire:

— Il y a un opéra où une jeune fille, opprimée par un méchant, ne doit jamais demander son nom à son sauveur, sous peine de le voir disparaître instantanément... Heureusement que cette condition ne vous est point imposée!... et que je puis satisfaire votre curiosité... Qui je suis?...

Il s'arrêta un instant et, en scandant lentement les mots, il ajouta:

— Je suis votre OMBRE PROTECTRICE!

— Allons, s'écria Jessie dépitée, je crois que vous ne voulez rien me dire! Je n'insisterai donc point et je respecterai votre secret... Mais, reprit-elle, refuserez-vous aussi de m'apprendre quelque chose que j'ai remarqué et qui, chaque fois, m'a surprise, sans que je sois parvenue à me l'expliquer?

— Et c'est? interrogea Ravengar.

— Le mystérieux pouvoir que vous semblez avoir d'apparaître et de disparaître à volonté.

— Oh, chère amie, protesta-t-il gaiment, qu'allez-vous donc imaginer là? Je n'ai aucun pouvoir mystérieux! Mais puisque cela vous tourmente tant, je veux, sans tarder, vous faire connaître le moyen bien simple que j'emploie pour cette petite opération.

Gros mortiers anglais pilonnant les défenses allemandes de Warneton.



Prisonniers allemands ramassés au nord de Messines.



Cavalerie anglaise traversant la Douve sur un pont de bois.

LES TOMMIES CONTINUENT LA CUEILLETTE DES PRISONNIERS

« Nous avons en outre exécuté avec succès vers Warneton une opération de détail qui nous a valu un certain nombre de prisonniers », disait le communiqué britannique du 23 juin. Et chaque jour, le rapport quotidien de nos alliés relate de semblables opérations, montrant avec quel énergie entêtement les soldats de

sir Douglas Haig poursuivent leur tâche. Leurs canons pilonnent sans arrêt les positions ennemies et les tommies élargissent continuellement les tranchées conquises. Tous les jours, ils ramènent de nouveaux captifs qui vont rejoindre en Angleterre les 130000 soldats allemands qui s'y trouvent déjà.



Les champions et l'arbitre.

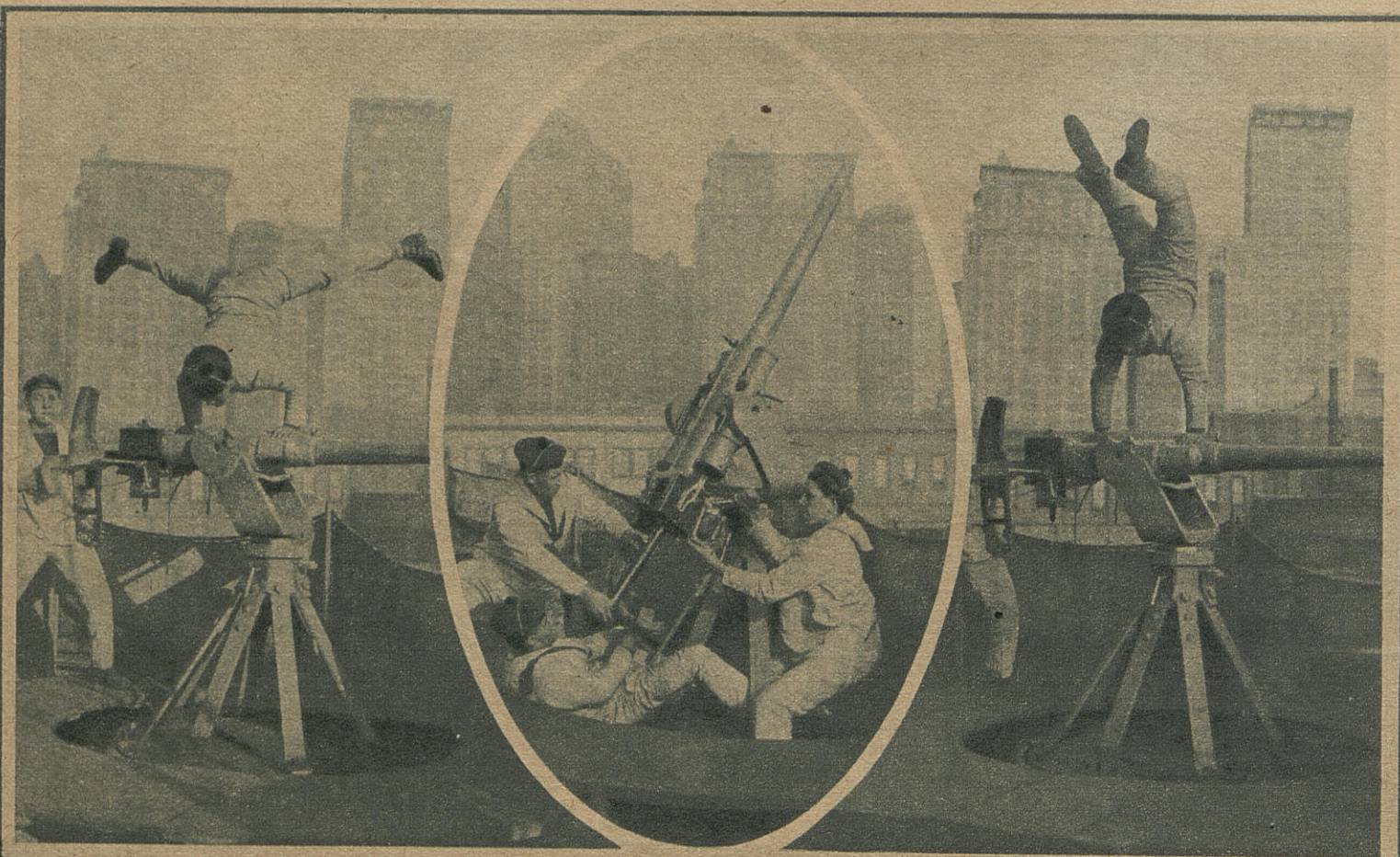
Les arènes improvisées au cantonnement.

Une "cuisbote" anglaise.

UN MATCH AU FRONT ENTRE DEUX CHAMPIONS DE BOXE

L'autre jour, dans un petit cantonnement de l'Aisne, alors que nos vitriers étaient au repos après une chaude action où ils avaient encore ajouté une nouvelle page glorieuse à leur histoire, ils assistèrent à un sensationnel match de boxe. Deux champions véritables,

tous deux officiers de chasseurs, le lieutenant Bernard, champion interscolaire, et le lieutenant Brochet, champion de France poids légers 1912, montèrent sur le ring, et, salués par les applaudissements de leurs frères d'armes, les deux boxeurs firent un assaut magnifique.



LES MARINS DE "L'AMIRAL-AUBE" S'AMUSENT EN RADE DE NEW-YORK

Ce n'est pas une vulgaire toile de fond devant laquelle ces matelots français réalisent sur un barre fixe inusitée de superbes rétablissements et des soleils impressionnants qui prouvent leur souplesse et leur force.

Cette amusante perspective est due aux gigantesques gratte-ciel des quais du port de New-York où les marins de l'*Amiral-Aube* et les fusiliers de l'Yser qui étaient à bord avec eux furent si fêtés et si acclamés.

J'ai vu

M. Albert Thomas félicite les aviateurs

français en mission sur le front russe.



M. A. Thomas (à gauche) et M. Kerensky (à droite) à la cérémonie en l'honneur des victimes de la Révolution.



Le général Korniloff présente une division à M. Albert Thomas.

M. ALBERT THOMAS EST REVENU DE PÉTROGRAD

Après deux mois passés en Russie, M. Albert Thomas, qui avait été envoyé chez nos alliés comme le membre du gouvernement le mieux qualifié pour parler aux révolutionnaires, est de retour à Paris. La mission de ce véritable ambassadeur semble s'être achevée au gré de tous ses vœux. Les Kerensky

et les Tseretelli lui ont donné l'assurance formelle qu'il ne pouvait être question d'une paix séparée. Mieux que tout autre peut-être, M. Albert Thomas, qui a parcouru tout le front oriental, a su parler aux soldats qui l'ont acclamé, et il a pu se rendre compte que les armées slaves s'étaient complètement ressaisies.

Mettez un chapeau. Nous allons aller à mon laboratoire !

— Je vous suis ! lui répondit Jessie avec joie.

Et, descendant tous deux, ils hélèrent un taxi.

LE LABORATOIRE

Le laboratoire de Ravengar était situé dans une petite maison, d'assez modeste apparence, au fond de Brooklyn, qui, ainsi qu'on sait, est un des quartiers de New-York dominant sur les bords de la baie.

Bientôt l'auto s'arrêta à l'adresse donnée par Ravengar. Il aida sa compagne à descendre et la fit entrer dans une vaste pièce encombrée de cornues et d'alambics de toutes sortes.

— Maintenant, ma chère amie, dit-il, asseyez-vous et écoutez-moi bien.

Tout en parlant, il avait posé sur la table un large voile de soie et un petit flacon.

— Ce que vous appelez mon mystérieux pouvoir, expliqua-t-il alors, tient dans les objets que vous voyez là. Pour devenir invisible, je n'ai qu'à m'envelopper de ce voile et pour donner à celui-ci une invisibilité, il vous suffit de prendre une des petites boules que contient ce flacon.

— Mais, s'exclama Jessie stupéfaite de ce qu'elle entendait, de quoi sont faites ces boules ?

— C'est tout le secret de l'invention !

— Qui vous appartient sans doute ?

— Pas du tout, répondit Ravengar, cette invention est due à un brave chimiste, Eric Mathewson qui, s'étant embarqué à bord de l'*Ivanhoe* pour se rendre en France, échoua sur un récif perdu au milieu de l'Océan. C'est là qu'un hasard providentiel mit, entre mes mains, son journal qui contenait la précieuse formule.

— Et, demanda curieusement Jessie, quelle est cette formule ?

— Vous ne la comprendrez peut-être pas, répondit en riant Ravengar ; mais, pour vous montrer que je n'ai rien de caché pour vous, je vais vous la montrer.

Laisant sur la table le flacon et le voile, Ravengar ouvrit une petite porte qui donnait dans le laboratoire. Un coffre-fort s'y trouvait. Il y prit le journal d'Eric Mathewson et, revenant vers Jessie, lui dit :

— Cet Eric Mathewson était, en vérité, un savant de génie et la publication de ces feuillets causerait dans le monde entier une sensation profonde.

— Et qu'est-il devenu ?

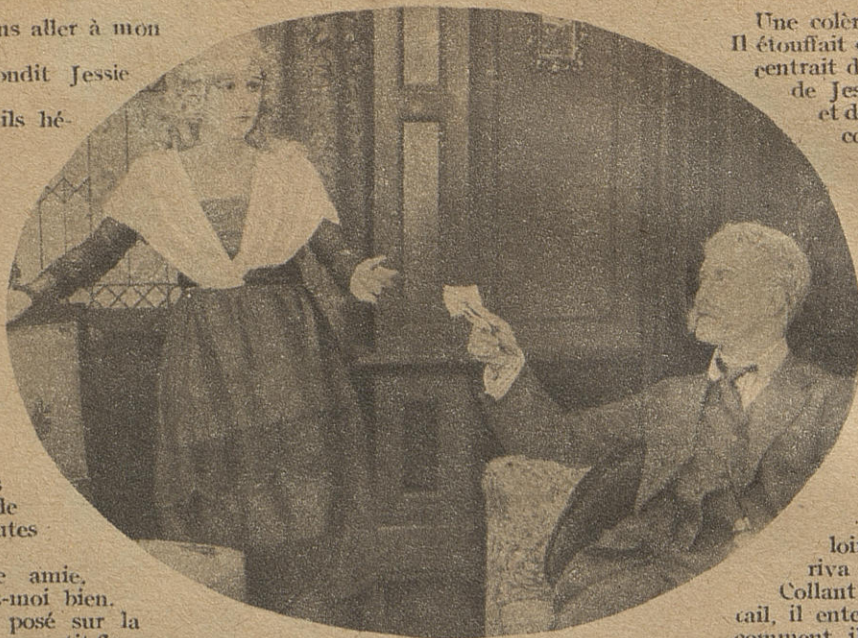
— Le malheureux, répondit Ravengar, est mort de misère et de désespoir sur le rivage inhospitalier où le sort injuste l'avait jété, en attendant en vain qu'on vint le délivrer. Il avait confié à une bonne femme un ingénieux appel au secours : un jour elle me tomba entre les mains, et ce fut ainsi que j'ai appris sur quel îlot il se trouvait.

— Et, demanda Jessie, comment s'appelaient celui-ci ?

— Ravengar ! prononça-t-il lentement.

Jessie, à ce mot, regarda fixement son compagnon. Une lumière subite venait de se faire dans son esprit. Était-ce volontairement que cet homme, toujours si maître de lui, s'était ainsi trahi devant elle ?

Ravengar n'était donc pas son véritable nom, et, derrière ces trois syllabes se cachait un individu mystérieux que de graves raisons obligeaient à dissimuler sa personnalité. Cette constatation aiguës sa curiosité.



Quand Ravengar eut fini, il pla lentement le journal et lui rendit.

Soudain, au moment où une question lui montait aux lèvres, un petit bruit lui fit tourner la tête.

Elle poussa un cri et ils demeurèrent consternés : le voile et le flacon avaient disparu.

Personne, cependant, n'avait pénétré dans le laboratoire ; la porte était toujours fermée.

Ils cherchèrent févreusement de tous côtés, sous la table, puis dans les tiroirs, ce fut en vain. Les précieux objets avaient été volés.

Ils se précipitèrent dehors, regardèrent autour d'eux. Tout à coup, Ravengar aperçut sur le sol des traces de pas qui se dirigeaient vers une petite fenêtre du rez-de-chaussée demeurée entr'ouverte.

Cette fois, il ne pouvait y avoir de doute : c'était par là que le malfaiteur s'était introduit.

— Courons, s'écria Ravengar, il ne peut être loin !

Et il s'élança dans la rue, suivi de Jessie.

LE CHOC

Ils eussent été, l'un et l'autre, bien étonnés à ce moment d'apprendre que le voleur qu'ils cherchaient n'était autre que Juan Navarros.

Le Cubain, depuis la veille, rôdait dans Brooklyn, ne sachant que devenir : devait-il se livrer à la police ou essayer, en se glissant à bord de quelque navire en partance, de gagner l'Argentine ?



Ravengar était rentré en possession du voile magique.

Une colère affolée le secouait tout entier. Il étouffait de rage. Toute sa volonté se concentrait dans une seule pensée : se venger de Jessie, cause de tous ses malheurs, et de Ravengar, s'il avait échappé au coup qu'il lui avait porté.

Soudain, dissimulé derrière un pan de mur, il aperçut, avec étonnement, le taxi occupé par Jessie et son compagnon venant vers lui.

Piqué de curiosité, il les suivit et les vit entrer dans le laboratoire.

Comment y pénétrer à son tour ?

Il fit le tour de la maison, puis avisant, au rez-de-chaussée, une fenêtre à guilbotine, releva la partie inférieure et, par l'ouverture, se glissa à l'intérieur.

Il se trouva dans un petit couloir. Il s'y engagea sans bruit et arriva ainsi à la porte du laboratoire.

Collant alors son oreille contre le vantail, il entendit Ravengar expliquer à Jessie comment il pouvait se rendre invisible.

Son cœur battit à se rompre. Voilà donc quel était le secret qui permettait à cet homme de disparaître à volonté ? Il comprenait tout maintenant. S'il avait ce voile en sa possession, il pourrait lui aussi, en acquérant une force supérieure à celle de son adversaire, réaliser facilement tous ses projets ? Tout l'esprit de Juan Navarros se concentra dans la volonté de s'en emparer coûte que coûte.

Par le trou de la serrure il vit Ravengar poser le voile magique et le flacon aux boules mystérieuses sur la table, son explication terminée, puis aller chercher avec Jessie, dans le petit cabinet attenant au laboratoire, la formule merveilleuse du chimiste Mathewson.

Alors, tournant avec d'innombrables précautions la clé, il avança le bras et, sans être vu, saisit les précieux objets, puis s'enfuit rapidement, oubliant toutefois de refermer la fenêtre derrière lui.

— Je les ai donc enfin ! murmura-t-il ivre de joie, et je suis maître de ma destinée !

Ilerra le voile dans sa poche et se mit à regarder avec attention le petit flacon, tout en courant.

Il était si absorbé qu'il ne vit point, en traversant la rue, une auto remplie de touristes, qui se dirigeait sur lui.

Le chauffeur, malgré tous ses efforts, ne parvint point à l'éviter. Le choc fut terrible. Happé par le garde-crotte, Juan Navarros alla rouler, à quelques mètres plus loin.

Les automobilistes se précipitèrent pour lui porter secours. Le Cubain ne portait point de blessure apparente, mais il était évanoui.

— Le mieux à faire, dit alors le chauffeur, c'est de le transporter à l'hôpital Saint-Luc qui est à cinq cents mètres de là !

On déposa avec précaution Juan Navarros sur les coussins de la voiture qui s'achemina lentement vers l'hôpital.

L'auto avait à peine disparu que Ravengar et Jessie arrivèrent sur le lieu de l'accident où un groupe le commentait encore.

— Le pauvre garçon, s'apitoyait une dame, je crois qu'il est bien touché !

— De qui parlez-vous donc ? interrogea Ravengar en s'approchant.

— Mais, d'un jeune homme qui vient d'être bousculé par une auto ; occupé à regarder quelque chose qu'il tenait dans sa main, il ne l'a pas vu arriver.

— C'est Juan ! murmura Jessie.

— Je le crois aussi ! répartit Ravengar. Et... où l'a-t-on transporté ?

— A l'hôpital Saint-Luc, a dit le chauffeur.

— Courons-y, s'écria Ravengar.

AU POSTE DE POLICE

— Dieu l'a terriblement puni de sa mauvaise action ! fit Jessie.
— Elle ne lui aura pas porté bonheur, en tout cas ; nous allons rentrer en possession de ce qu'il nous a volé !

Ce qu'il ignorait, c'est que, dans sa chute, Juan Navarros, jeté tout étourdi contre le trottoir, avait lâché le flacon aux boules mystérieuses.

Celui-ci avait coulé le long de la chaussée et personne, en relevant Juan Navarros, ne l'avait remarqué.

UN LIT D'HOPITAL

Juan Navarros fut déposé sur un lit de la grande salle de l'hôpital et les soins énergiques qui lui furent prodigués lui firent revenir peu à peu ses sens.

Mais il jugea bon de demeurer inerte, comme s'il était toujours étourdi, en attendant les événements.

Il avait raison de se méfier.

Cinq minutes plus tard, Ravengar et Jessie, qui avaient santé dans un taxi, arrivaient à leur tour à l'hôpital et demandaient à voir sans retard le blessé qu'on venait d'y apporter.

Le gardien refusa de les conduire près de lui. Ce n'était point jour de visite. Les règlements étaient formels.

Mais Ravengar n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu. D'un revers de main il écarta le gardien et, suivi de Jessie, pénétra dans la salle.

Juan Navarros les aperçut comme ils entraient et comprit aussitôt le danger ; mais n'avait-il point le moyen le plus simple de lui échapper ?

D'un geste rapide il sortit un voile de sa poche, s'en enveloppa et, avant que les personnes qui entouraient son lit fussent revenues de leur surprise, il avait disparu.

Ravengar avait vu son mouvement ; il savait, lui, ce qui venait de se passer.

— Fermez la porte, cria-t-il, et que quelqu'un se mette devant !

Et lui-même, étendant les mains en tous sens, parcourut la salle, à travers les lits, imité aussitôt par tous les assistants.

A ce moment, il se passa quelque chose d'extraordinaire. Une hache, qui était suspendue sur la muraille, à côté d'un extincteur, en cas d'incendie, fut brusquement arrachée de sa place.

Le gardien, qui se tenait devant la porte après l'avoir fermée à clef, fut projeté sur un lit voisin et la hache se mit à frapper violemment le panneau, faisant sauter la serrure.

Ravengar avait bondi.

Le personnel de l'hôpital accourait voir ce qui se passait derrière la porte. Ravengar, après avoir agrippé dans le vide, une forme invisible, lui arracha violemment quelque chose et, tout à coup, Juan Navarros apparut.

Ravengar était rentré en possession du voile magique.

Mais il eût fallu ne point connaître Juan Navarros pour s'imaginer qu'il était homme à abandonner ainsi la partie.

Il s'élança sur son adversaire pour lui arracher le précieux trophée.

Et la lutte commença, impitoyable, entre les deux hommes.

Ils s'entreignirent violemment et roulèrent sur le parquet ; chacun à son tour avait le dessus, et le voile, objet du combat, était successivement passé entre les mains de l'un et de l'autre.

Conduit par Jessie, le personnel de l'hôpital était accouru vers le palier pour séparer les deux adversaires ; mais, à ce moment, ceux-ci, toujours enlacés, roulèrent de marche en marche jusqu'au bas de l'escalier.

Et alors tous les assistants poussèrent un cri de stupeur : Juan Navarros venait de disparaître pour la seconde fois, tandis que Ravengar demeurait immobile, évanoui.

Jessie, suivie des infirmiers, se précipita à son secours.

Mais, quand ils arrivèrent au bas de l'escalier, une nouvelle surprise, plus inexplicable encore, les attendait.

Le corps de Ravengar n'était plus là.

Ce fut en vain qu'ils cherchèrent de tous côtés. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Par un phénomène surnaturel, les deux adversaires s'étaient évaporés !

Accompagnée des infirmiers et des touristes qui avaient transporté Juan Navarros à l'hôpital après son accident, Jessie se rendit au poste de police le plus voisin pour raconter l'étrange scène qui venait de se dérouler.

A mesure que son récit se déroulait, le visage des agents exprimait la plus profonde stupéfaction ; visiblement ils se demandaient si elle jouissait de sa raison.

Ils essayaient vainement de démêler cette histoire embrouillée de voile magique... de



Jessie laisse tomber son bras avec découragement.

flacon mystérieux... de disparition soudaine... de hache se mouvant toute seule dans l'air...

— Voyons, Madame, disait un des agents, mettons, je vous prie, un peu d'ordre dans tout cela. Vous dites que Juan Navarros, votre mari...

— A tenté de m'assassiner avec Bianca, la tenancière du tripot.

— Bien. Voilà une chose acquise et vous avez déposé une plainte contre lui. Continuons. Comme il courait, en traversant une rue, une auto est venue sur lui et l'a renversé. On l'a relevé évanoui et transporté à l'hôpital.

— Saint-Jac, c'est cela même.

— Il est donc en ce moment à l'hôpital ?

— Non, Monsieur.

— Alors, où est-il ?

— C'est justement ce que j'ignore. Mon mari s'est enveloppé du manteau magique qu'il avait volé à mister Ravengar et il a tout à coup disparu du lit sur lequel on l'avait couché.

L'agent regarda ses camarades en hochant la tête, puis :

— Voyons, Madame, dit-il, je vous en prie, soyez sérieuse !

— Mais, Monsieur, je vous parle tout ce qu'il y a de plus sérieusement. Mon mari et son adversaire ont roulé jusqu'au bas de l'escalier et, quand nous y sommes arrivés, il n'y avait plus personne.

Les infirmiers et les touristes corroborèrent cette affirmation.

— Oui, Monsieur, dit l'un d'eux ils avaient disparu de la même façon que l'un d'eux déjà dans la salle !

— C'est qu'ils sont partis sans que vous les ayez vus, répondit tranquillement l'agent qui n'avait aucun goût pour le surnaturel.

— Non !... non !... insista Jessie.

— Allons, Madame, vous n'allez pas vous obstiner à vouloir nous faire accroire que ces deux hommes se sont volatilisés !... Ne perdons pas notre temps à discuter inutilement !... Vous avez déposé une plainte contre votre mari entre les mains du chef du district, n'est-ce pas ?... Elle suit son cours !... Nous ne pouvons rien de plus.

— Mais enfin, s'exclama Jessie, ne faudrait-il pas le rechercher pour l'arrêter ?

— Eh ! Madame, répartit avec humeur l'agent en frappant du poing sur son bureau, il m'est cependant impossible de faire fouiller toute la ville pour retrouver ces deux hommes invisibles !

Jessie laissa tomber son bras avec découragement. A quoi bon essayer de convaincre cet entêté ? Jamais il ne se résoudrait à comprendre ce qui s'était passé, et toutes les explications qu'elle lui fournirait seraient inutiles.

— C'est bien ! dit-elle enfin. Dans ces conditions, je n'ai plus qu'à me retirer.

— C'est cela, Madame, fit l'agent en se levant pour inviter les témoins de la jeune femme à quitter le bureau.

Jessie sortit le cœur serré d'une douloureuse appréhension.

Elle ne doutait point que Ravengar fût maintenant au pouvoir de son ennemi.

Qu'allait faire de lui Juan Navarros, et surtout qu'allait-il tenter contre elle maintenant qu'elle n'avait plus son protecteur pour la défendre ?

GUY DE TÉRAMOND

Fin du dixième épisode.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

ONZIÈME ÉPISODE

Le secret du noir absolu

I. — Les fils électriques.

II. — Le Drame du passage à niveau.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 20 au 26 juin

MERCREDI 20 JUIN. — Pénurie de la Chambre italienne.

— Sur le plateau d'Asiago, les Italiens font 1.000 prisonniers.

JEUDI 21. — Violente attaque allemande près de Vauxaillon ; l'ennemi s'empare d'un saillant près de la ferme Moisy.

VENDREDI 22. — Une contre-attaque nous rend une partie de nos positions perdues près de Vauxaillon.

— Le baron Reille Sault, député de Castres, meurt au champ d'honneur.

— Clam-Martinie renonce à constituer le cabinet autrichien.

SAMEDI 23. — M. Albert Thomas, de retour de Russie, rentre à Paris.

— Venizelos arrive au Pirée pour conférer avec M. Zaimis.

— Le docteur Seidler forme le cabinet autrichien.

DIMANCHE 24. — Découverte d'un complot allemand à Christiania.

— Guynemer est nommé officier de la Légion d'honneur.

— Succès français à la ferme Moisy.

LUNDI 25. — M. Venizelos arrive à Athènes ; le roi le charge de constituer le nouveau ministère.

— Succès importants des Anglais au sud-ouest de Lens.

— En Espagne, les libertés constitutionnelles sont suspendues.

MARDI 26. — M. Gustave Ador, président de la Croix Rouge internationale, remplace à la direction politique de la Suisse, le germanophile Hoffmann.

— Les Anglais prennent le village de la Goulotte et s'emparent des positions allemandes sur les deux rives de la Souchez.

— Les Français prennent un éperon important près d'Hurtelise et font 300 prisonniers.

— A Londres, M^{me} Steinheil épouse Lord Abinger.

50.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — *J'ai vu...* porte à 50.000 fr. la somme qu'il consacre annuellement à sa documentation photographique et paie n'importe quel prix tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'actualité mondiale.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

VII (suite).

Le 31 mai Levinski dînait au cercle des officiers, lorsque après dîner un officier, attaché à la kommandantur, lança cette nouvelle :

« Un radio reçu à l'instant annonce qu'on s'est battu par 56° Nord et 6° 15 Est, à 70 milles environ du Skagerack. La flotte ennemie est défaite. Notre flotte continue sa route en exploitant sa victoire. »

Cette phrase produisit un grand effet. Les officiers présents se levèrent très émus et demandèrent de plus amples détails.

— Je ne sais que cela, répondit l'informateur.

— Les zeppelins ont donné?

— La bataille continue.

— Combien de croiseurs anglais, de cuirassés coulés?

— Notre vieille ennemie battue sur mer, c'est une ère nouvelle qui commence dans l'histoire, clama un officier supérieur tandis que les questions se croisaient, pressées, crépitantes.

— Voilà ce que pouvait faire la marine... dit un autre, c'est elle, elle seule qui devait décider de la victoire.

Les officiers se réunissaient en groupes, discutaient, commandaient de la bière, buvaient. Vers dix heures du soir von Hartig vint à son tour.

— Nous embarquerons le 3, dit-il à Levinski après l'avoir salué. Nous ferons quelques milles à l'essai durant cette journée. Nous reviendrons à quai le soir. Et le lendemain matin nous partirons.

— C'est entendu. Vous n'avez pas des nouvelles plus fraîches de la bataille que celles qu'on vient de nous donner? interrogea Levinski.

— Je n'en ai pas. Il faut attendre et savoir contenir sa joie. Pour atteindre notre ennemie au cœur, pour briser sa cuirasse et la frapper dans sa chair vive il faudra plus d'une bataille, qu'on ne s'y trompe pas. J'attends avec confiance les résultats de celle qu'on vient de livrer, mais je gage, monsieur Levinski, que nous bombarderons Douvres avec nos canons de 78 avant notre vieux *Brunswick* avec ses 370.

Von Hartig n'ajouta rien autre. Il alluma un cigare dont il tirait les bouffées lentement; il en exhalait la fumée d'un long souffle. Par instants sa mâchoire, serrée

nerveusement contre le cigare, saillait dans le visage glabre en deux arêtes... Levinski, lui aussi, ne parlait plus, cependant qu'autour d'eux les jeunes officiers témoignaient de leur joie par des exclamations bruyantes, par des libations renouvelées.

Le lendemain un communiqué officiel de l'amirauté annonçait succinctement la bataille et les journaux le publiaient en gros caractères. La nouvelle se confirmait : la flotte anglaise avait subi des pertes importantes; la flotte allemande était sortie victorieuse du plus grand combat qui ait été livré sur mer depuis le commencement de la guerre.

Kiel frissonna de joie. Il y avait longtemps que la grande cité maritime n'avait eu une pareille animation. Tous ceux qui, de près ou de loin, travaillaient pour la marine impériale paraissaient heureux et fiers. Un même sentiment les animait : la fierté d'avoir triomphé de la vieille rivale, d'avoir muselé Albion. A Kiel, comme à Hambourg, comme à Brémont, l'ennemie dès avant la guerre c'était l'Angleterre. La concurrence commerciale avait été le premier ferment de discorde; puis la jalousie pour une puissance inégalable; puis enfin l'intervention de l'Angleterre sur les champs de bataille français. Cette fois, l'ennemie venait d'être secouée et la satisfaction était grande.

Le lendemain les communiqués furent plus nets et permirent d'apprécier l'importance de la bataille. Il apparut que la lutte avait été très vive et les pertes très lourdes pour l'Anglais. L'Amirauté reconnaissait de son côté que le *Pommern* et le *Frauentlob* étaient perdus... Mais la joie demeura vive.

Deux jours passèrent pendant lesquels les journaux célébrèrent la victoire; puis le lundi matin le bruit se répandit qu'un croiseur cuirassé de retour du combat s'était présenté à l'écluse du canal et qu'il allait rentrer en rade.

Levinski apprit cette nouvelle au cercle des officiers. Il s'agissait précisément du croiseur où Rolls était embarqué. Il fut ému, descendit, marcha vers les quais, allant au devant du bateau. Dès qu'il fut en vue, il l'observa à la jumelle. Le navire avançait lentement; il était blessé. Une de ses cheminées portait une plaie béante; la tourelle avant de tribord était visiblement mutilée. Il murmura, tout en continuant de regarder :

— Oh! oh! cela a dû être chaud...

Et il appréhenda que son ami eût subi un sort funeste. Cependant le croiseur approchait et vint bientôt stopper en rade. Sur les quais chacun observait le retour de ce premier combattant. Bientôt des chaloupes qui avaient été à sa rencontre revinrent et l'un de ceux qui les montaient cria :

— Il y a quelques blessés à l'infirmerie. On va les transporter à l'hôpital.

Ils partirent pour revenir avec les ambulances. Levinski interrogeait anxieusement un de ses camarades qui avait été saluer le navire.

— Il y a eu des tués?

— Sans doute.

— Connaissez-vous des noms?

— Non pas... Mais on ne tardera pas à les connaître.

— Et Rolls?

— Je ne sais rien autre.

Levinski attendit sur le quai, immobile. S'il avait eu de la joie elle eût été dissipée par l'anxiété qu'il éprouvait; mais il n'en éprouvait pas. D'abord il doutait que la victoire fût aussi grande que l'affirmaient les gazettes; puis encore des sentiments obscurs qu'il démêlait mal l'empêchaient de participer à ces enthousiasmes populaires. L'injustice de la cause pour laquelle il combattait et qu'il ressentait confusément paralysait son élan, sa foi patriotiques, atténués peut-être aussi par ses origines. Parfois il interrogeait son cœur. Seul à seul, il regardait au fond de lui-même et il y lançait la lumière de son esprit inquiet mais honnête et droit. De ces consultations intimes, il sortait troublé et dressé contre la guerre, ses exigences, son appétit sanglant. Pourtant s'il avait ces sujets intimes de douter d'une victoire, il ne s'expliquait pas l'attitude impassible de von Hartig le jour qu'on avait annoncé la nouvelle. Nulle leur de joie n'avait brillé dans ses yeux. Il cherchait à s'expliquer cette attitude. Il lui donnait pour causes une impassibilité coutumière, une faculté singulière de dissimuler ses sentiments, peut-être aussi l'antagonisme secret qui commençait de séparer la marine en deux camps : les gros bateaux de combat et les sous-marins.

Des chaloupes se détachèrent du croiseur que Levinski fixait des yeux. Elles approchaient avec précaution, pour éviter les bercelements de l'eau. Les ambulances étaient arrivées noires et blanches, luisantes... Levinski regardait à la jumelle... Dans une des chaloupes il crut reconnaître son ami. Il ouvrit les yeux plus encore, les pupilles tout contre les verres de son appareil et, comme lorsqu'on veut trop voir, il ne vit plus rien. Il abaissa sa jumelle, passa sa main sur son front mouillé de sueur et recommença d'observer. Le bateau était plus près, à peine à une trentaine de mètres. Cette fois, il n'eut plus de doute et reconnut le visage de Rolls, pâli et douloureux. Le jeune homme était allongé sur un brancard placé en long dans la barque. Il portait le pantalon, mais le torse était enveloppé de linges, le bras droit bandé. Quand la chaloupe accosta, Rolls reconnut à son tour son ami et lui sourit... Ils purent se parler avant que le blessé fut hissé dans l'ambulance.

— Grave?... tu souffres? interrogea Levinski.

— Assez... surtout le bras... Il faut venir me voir, mon vieux... tantôt si possible. J'ai à te parler.

L'après-midi, Levinski se rendit à l'hôpital où Rolls était soigné. C'était une des nombreuses ambulances dues à l'initiative de la famille Krupp. L'installation en était confortable et pratique. Levinski trouva Rolls à demi dressé dans son lit, le dos appuyé sur trois oreillers, le bras droit reposant sur une armature.

— Je te remercie d'être venu, dit le blessé, et son regard exprimait de la reconnaissance en même temps que sa voix.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé *Brunswick*. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, laquelle a tout tenté pour l'empêcher d'être envoyé contre son gré à bord d'un sous-marin. Et les deux voyageurs, qui semblent partager les mêmes sentiments de répulsion contre une guerre injustement déclenchée par l'Allemagne, se rendent compte de la déchéance du grand port hanséatique aux immenses bassins désormais endormis. De retour à Kiel, Levinski, en même temps qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer, a connaissance de l'existence d'une prochaine grande bataille.

J'ai vu.

EN MARGE DE LA GUERRE



Trois élégantes silhouettes parisiennes au Bois de Boulogne.



A l'Université de Rome, le petit prince royal Humbert de Piémont et le ministre Ruffini viennent de conférer les diplômes "ad honorem" aux étudiants italiens tombés glorieusement au champ d'honneur.



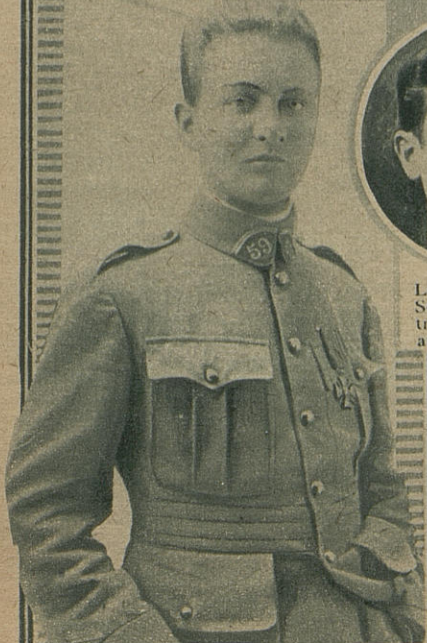
Sur le front d'Alsace, le général de Guiteau remet des décorations et félicite des brancardiers-musiciens d'un bataillon d'alpins dont les actes de dévouement ne se comptent plus.



Le major Murphy, commis à la Croix-Rouge américaine à Paris.



L'écrivain Francis Jammes, qui vient de recevoir un prix de 10000 francs de l'Académie française.



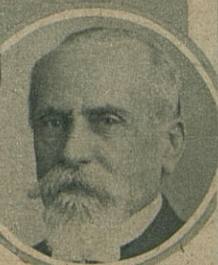
C'est le maréchal des logis Arnaud de Praonstal, de l'artillerie d'assaut, qui est cité à l'ordre et mort glorieusement et non son frère Henry.



Le baron René Reille Sault, député de Castres, mort récemment au champ d'honneur.



L'ex-conseiller fédéral suisse Hoffmann, complice du germanophile Grimm.



M. Gustave Ador, président de la Croix-Rouge, qui remplace M. Hoffmann.



Petits réfugiés des villages de l'Aisne qui ont été amenés à Paris après avoir été délivrés par les soldats français. L'air vivifiant des montagnes savoyardes va leur rendre des forces et leur gaieté juvénile.

LE VOLEUR

Le 18 mars 1881, le vieux magazine *le Voleur*, prophète sans le savoir, reproduisit sans arrière-pensée les traits du futur Guillaume II.

MENAGERES, FAITES VOTRE LESSIVE SANS FEU



La lessive familiale demandait beaucoup de charbon ou de gaz. Pour économiser, dit l'*Intransigeant*, prenez une livre de savon de Marseille.



Coupez votre livre de savon de Marseille en petits morceaux, de préférence en copeaux minces, et mettez-les à fondre dans un récipient plein d'eau.



Dans votre lessiveuse ou dans une bassine à couvercle, versez 30 litres d'eau chaude mais non bouillante. La seule chose un peu de gaz est nécessaire.



Votre savon fondu, versez la dissolution dans la lessiveuse; vous obtenez une eau bien mousseuse. Point n'est besoin de Javel ni de carbonate de soude.



Versez dans l'eau savonneuse une demi-cuillère à soupe d'ammoniaque. L'alcali s'est certes raréfié, mais il est encore assez facile de s'en procurer.



Puis complétez la lessive en ajoutant une cuillère à soupe d'essence de térébenthine qui fera disparaître les taches de graisse ou d'huile maculant le linge.



Remuez pendant quatre ou cinq minutes le mélange savonneux qui a maintenant toutes les qualités voulues pour casser le linge, sans l'user.



Plongez le linge sale dans la lessive ainsi obtenue ou versez le mélange sur le linge sec, car avec un tel procédé il est inutile de le faire tremper.



Pendant deux heures au moins, laissez tremper le linge dans la lessiveuse ou dans la bassine. L'es-entiel c'est que le récipient soit hermétiquement clos.



Transvasez la lessive entière dans une seconde bassine afin de pouvoir froter plus commodément le linge avec une brosse à ongles assez dure.



Rincez plusieurs fois à grande eau sous la pompe ou sous le robinet de l'évier avant de mettre à sécher le linge devenu impeccablement blanc.



Il n'y a plus qu'à repasser et à ranger dans l'armoire. De cette façon, on a fait sans feu une lessive qui jusqu'ici devait bouillir deux ou trois heures.



CURE D'EMBOINPOINT

REPRISE ASSUREE DE 2 A 5 KG PAR MOIS AVEC LE

"MARALIMENT"

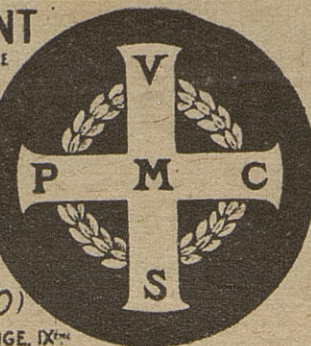
(POTAGES ET CROQUETTES AUX ALGUES MARINES)

GRATIS METHODE ET PREUVES. ECRIRE

LABORATOIRE MARIN

ENGHIEN-LES-BAINS (S.O.)

DÉPÔT POUR PARIS 49, RUE DE MAUBEUGE, IX^{ème}



SUIS ACHETEUR

Pianos droits Erard, Pleyel, Gaveau, etc., A. Crois, 29, B se, Cette (Hérault.)

La Guerre Aérienne Illustrée, la revue idéale de tous ceux qu'intéresse l'aviation, paraît le jeudi (le numéro: 50 centimes). La collection complète, 34 numéros parus, est envoyée franco contre mandat de 17 francs. L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

La Baïonnette, le premier illustré satirique français, est en vente le jeudi (le numéro: 30 centimes). La collection complète est vendue en 7 vol. cartonnés (par trimestre). Le vol. 4 francs. L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

J'ai vu

DANS LES RUES DE NEW-YORK ON SOUSCRIT A L'EMPRUNT DE LA LIBERTE



La foule dans Broadway Street, autour d'un " bureau " de souscription ambulante.

Le receveur devant son guichet.

Le 23 juin, on annonçait déjà officiellement à New-York que les souscriptions à l'Emprunt de la Liberté atteignaient 15 milliards 175 millions de francs. L'excédent des souscriptions dépassait donc 52 p. 100 de l'emprunt total, ce qui prouve l'enthousiasme du peuple américain. A New-York,

au milieu des rues mêmes, des employes spéciaux installés dans une petite baraque ambulante recevaient les inscriptions et téléphonaient aussitôt aux banques pour faire effectuer les versements, évitant aux souscripteurs la moindre perte de temps et l'ennui de longues stations derrière un guichet.

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MEDICALE

Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun effet fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchicine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée.

D. F. MOREL

Spécialiste-major de l'École Supérieure de Médecine, Médecin des Hôpitaux de la Marine et des Colonies.

Communications
Acad. de Médecine
(10 nov. 1908)
Acad. des Sciences
(14 déc. 1906)

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Neuralgies
Artério-Sclérose

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).



L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.

Globéol

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBEOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Augmenter la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

Edm. Chatelain,
2, r. Valenciennes, Paris, et
toutes pharmacies.
Le flacon 7.20;
les 3 flacons 20 fr.

L'OPINION MEDICALE:

Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations.

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre.

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence)

J'ai vu.

Les légionnaires montent aux tranchées. — En médaillon : Une halte au bord de la route.



Le drapeau de la Legion. — En médaillon : La récompense d'un brave.

LA LÉGION ÉTRANGÈRE REÇOIT LA FOURRAGERE VERTE ET JAUNE

Pour la cinquième fois, le régiment de marche de la Légion étrangère, qui a son dépôt à Lyon, vient d'être cité à l'ordre du jour de l'armée. Ce fut le 21 avril que les légionnaires écrivirent de leur sang cette nouvelle page glorieuse de leur histoire. " Combattant corps à corps durant cinq jours, dit la citation, ce régiment merveilleux qu'a-

nime la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé, malgré de lourdes pertes et des difficultés considérables, a enlevé à l'ennemi plus de deux kilomètres carrés de terrain. A forcé, par la vigueur de cette progression, les Allemands à évacuer le village fortement organisé où s'étaient brisées toutes nos attaques depuis plus de deux ans. "